Ecrire ? Mais écrire quoi ? Demandez-moi de vous écrire la vie et je vous conterai la mort. Je ne suis personne, qu’une anonyme qui suis les rythmes aléatoires de sa plume. Je n’étais pas la première, je ne serai pas la dernière. Et j’aimais ça.

Je ne voyais que mon ombre qui filait encore et encore, à taper des mots qui n’avaient de sens que pour ceux qui voulait les entendre. Parfois je ne les comprenais pas, et parfois je ne les approuvais pas. Je les suivais, voilà tout, car ils étaient une évidence. L’encre coulait comme le sang faisait battre mes veines, et un monde nouveau naissait sous mes yeux. Je voulais juste suivre mon rêve à mesure qu’il s’écrivait. Lui, tueur de réalité.

Je pensais que je pouvais voler, voir le monde et le comprendre. Mais j’ai découvert que je ne le pourrais jamais. A la place, j’avais des mots, des idées qui elles avaient le pouvoir de m’offrir un monde pour m’évader. Voilà ce que j’étais : ma propre machine à rêver. Et c’était beau.

Mais les livres sont arrivés, avec leurs univers qui s'imposent comme des évidences, et j’ai commencé à les comparer aux miens. Il fallait que tout soit plus beau, plus parfait, plus abstrait avec tous ces mots étrangers. Et je me suis perdue, au milieu des mots familiers devenus fades, et des autres qui m'agressent.

Souvent, une question revient et mon souffle me manque. Mon cœur tambourine dans ma poitrine, et fait trembler mon corps. J’essaye de me calmer mais l’angoisse m’étouffe de plus belle. Mon cœur se noie, gémissant dans des clapotis d’agonie.

*Pourquoi est-ce que je n’arrive pas à écrire aussi bien ?*

Cette question, avant étrangère, m’agresse sans cesse.

Mais parfois, quand je suis seule, sous la lumière fébrile des bougies dans mon appartement, les questions s’effacent et tout redevient possible. J’ai l’impression d’écrire à nouveau comme une évidence. Oui, dans la nuit tout s’efface, les lampadaires se brisent et explosent. Les folies sortent de leur caverne. Les fantasmes ôtent leurs masques et dansent avec elles. Le soleil est couché, le monde est leur à nouveau. Derrière les volets, les enfants observent ce ballet mystérieux, loin de leurs parents. Eux qui ne connaissent pas ces questions.

Au milieu des danseurs, je n’ai jamais peur de me perdre. Je ne veux plus jamais me trouver, moi et ce avec cœur sous-marin. Je ne vis que pour découvrir ce monde.

Je lève les yeux vers la voûte céleste. Imagination ! Je te vois t’étendre dans le ciel, laisse-moi t’attraper et me blottir sous les draps que tu étends. Laisse-moi oublier la pluie qui tambourine sur le rythme de mon cœur, mes joues rougies, le goût âpre de la défaite. Ici, les juges du passé ne peuvent m’atteindre. Ici, c’est moi seule qui vit, sans autres questions que toi. Et je veux à jamais dormir sous tes draps.

Comme à son habitude, une idée folle se glisse jusqu’à moi et m’enlace. Je veux peindre ce moment avec des mots, je veux qu’ils le voient tous. Mes doigts s’agitent, les fils tremblent et attrapent les mots. Ils se déposent sur le papier avec douceur. Mais les mots s’essoufflent et retombent. Mes yeux s’écarquillent. Les questions reviennent.

*Pourquoi n’est-ce pas aussi beau ?*

Je sens l’eau monter, encore et encore. A chaque mot posé, des danseurs disparaissent et d’autres remettent leurs masques. J’ai l’impression de déchirer le monde.

J’ai envie de pleurer. Je n’y arrive pas. Je ne sais manier les mots qu’avec l’aide de la maladresse. Ce que je ressens, ce que je vois n’a pas de mots. Le silence sonne plus, et pourtant je dois écrire.

Alors les fils se tendent, et je continue inlassablement de poser les mots sur le papier. Mais à force d’être agités par le désespoir, ils se cassent, et chaque mot glisse, coule entre mes doigts pour s’écraser sur la page blanche. Le sang bleuté fleurit et emporte tout.

*Pourquoi y arrivent-ils, eux, à si bien écrire ?*

Autour de ce monde qui s’efface à chaque mot, je joins mes mains et les serre dans une ultime prière. Faites-moi croire que le poids des questions n’existe pas, faites-moi croire que je suis comme eux, un monstre qui vide la substance des mots, un être composé de papier, que chaque mot détruit et recompose. Coulez-moi dans l’encre s’il le faut.

Je dois écrire. Encore plus haut, encore plus beau, vers cette imagination qui s’étend au-dessus de moi. Comme ceux qui se sont hissés et ont touché les étoiles. Je vogue dans cet océan où les mots s’entassent jusqu’à devenir bleu. Plus rien n’a de sens, les mots m’écrasent jusqu’à devenir incompréhensibles. Je veux tous les dire mais aucun ne sort. Un s’échappe, cent autres fanent en moi. Les chemins s’effacent, et maintenant, écrire me donne le goût âpre de la défaite.

Une voix familière serpente et m’enserre. L’angoisse me murmure au creux de l’oreille que rien ne sera jamais assez. Que ce monde, jamais je ne pourrais l’immortaliser comme eux. Je n’accoucherais que d’une pâle copie qui se perdra à jamais dans mes pensées, jusqu’à s’effriter dans les rouages du temps.

S’il vous plaît, laissez-moi seule dans la nuit. Taisez-vous, taisez-vous. Laissez-moi regretter demain, autour des feuilles tachées que je déchirerai plus tard. Et si je ne peux pas écrire, faites-moi croire que je le peux.

Mais il est déjà trop tard, le soleil chasse la nuit. Mes yeux piquent. Tout est si rapide. Le monde que j’avais créé s’échappe et la réalité reprend ses formes.

Je suis enchaînée par l’horreur. Autour de moi les mots sont au sol, comme de vieux bibelots oubliés, le sable s’éparpille et l’encre a taché le sol. Plus rien n’est comme avant, comme avant ces œuvres tueuses, celles qui s’imposent comme règles dans mon imagination.

Plus j’ai écrit pour les autres, plus mon plaisir s’est évaporé. Plus j’ai lu ces livres, plus j’ai commencé à scarifier mon écriture et mes univers. Plus j’écris, plus je me compare. Et plus mon univers perd de ses couleurs. Je n’écris plus que pour les mots, plus que pour la perfection, et je déteste ça.

Le soleil a chassé les folies, elles sont rentrées dans leurs cavernes de pierre, les fantasmes ont remis leur masque et ce monde s’efface. Et me voici, aveuglée par la lumière, trébuchant sur les feuilles.

Je reste la tête baissée. Je ne veux pas voir le regard de ces œuvres biblicides dont le poids m’écrase. Eux qui ont su trouver les mots. Eux qui sont les petits princes sur les étoiles de l’imagination, moi, je les observe et je rêve sans plus y croire.

Mais ce poids qui m’écrase et m'enchaîne avec ses questions, ce ne sont pas eux qui me l’ont mis. Ils ont créé les chaînes, mais c’est moi qui me les suis mises. Dans le miroir, je vois deux yeux rougis, usés par la nuit qui me regardent et j’ai soudainement envie de rire. Les ombres qui dansent sur les murs gloussent. Je me regarde.

Pourquoi ai-je l’impression de ne jamais trouver les mots ? Peut-être parce que je veux que tous les comprennent. Je veux être comme eux, et je me tue.

L’envie de réussir m’étouffe, et l’enfant que je suis meurt un peu plus, laissant le vaste ciel de l’imagination sans rêveur pour l’atteindre. Je veux l’explorer par les mêmes chemins qu’eux, délaissant mon avion de carton. Je suis plus qu’un colon, prédateur de succès. Mais l’enfant que j’étais, lui, ne connaissait pas cela. Il écrivait car il aimait cela. Il écrivait car c’était beau.

 *J’espère ne pas l’avoir tué.*